

lers, M. Fournet ne s'est pas borné à des observations nombreuses et exactes : il y a joint des vues générales propres à inspirer l'industrie et à lui éviter de stériles tâtonnements. D'après ses idées, le combustible, principal aliment de l'industrie moderne, n'occupe pas seulement les bassins étroits actuellement exploités ; il s'étend comme une vaste mer qu'ont déchirée les soulèvements des montagnes : l'auteur indique la profondeur et l'étendue des couches, perceptibles seulement aux yeux de la science, et tout fait penser que les vérifications expérimentales qui se préparent dans plusieurs contrées ne manqueront pas à ses déductions.

Je m'arrête ici, Messieurs, quoique encore riche de matériaux que je n'ai pas mis en œuvre. Mais en faut-il davantage pour prouver l'activité avec laquelle notre Compagnie marche dans les voies qu'embrasse la nature de son institution. Et veuillez le remarquer : cette fécondité s'est déployée sans que la presse nous ait prêté son concours, sans que nos publications soient connues ; j'ai presque dit, sans que leur existence soit même soupçonnée : étrange contraste entre la fécondité du travail et la limite de la publicité ; contraste bien propre à faire ressortir l'esprit de la province traçant son sillon dans un labeur fructueux, mais laissant à la capitale le monopole de la renommée ; s'effaçant devant elle, non par une coupable inaction, mais par la timidité dans la production de ses œuvres.

Vous honorez, Messieurs, cette défiance modeste ; mais vous comprenez aussi les préventions injustes qu'elle fait naître. Elle laisse supposer inactives des Compagnies laborieuses ; sans utilité, des travaux qui, mieux connus, auraient éclairé les esprits et élevé les âmes. Elle devait donc avoir un terme : aussi, indépendamment de la publicité donnée à nos Mémoires, nous avons décidé d'en confier les fascicules à la *Revue du Lyonnais*, qui, depuis vingt-deux